

L'Obs / 15 décembre 2016



HUMEUR

Par JÉRÔME GARCIN

O

n destine cette chronique en priorité à nos lecteurs toulousains, lorientais et aixois. Dès le 12 janvier et jusqu'au 28 avril, ils auront en effet la chance de voir, dans leurs théâtres respectifs, la pièce de Laurent Mauvignier, « Une légère blessure », qui s'est jouée

en novembre au Rond-Point, et, la rumeur aidant, à guichets fermés. C'est en effet un choc. L'auteur de « Continuer » (Minuit), ce grand roman d'aventures dans les montagnes kirghizes qui a donné à la dernière rentrée littéraire de la hauteur, de la profondeur et de l'ampleur, prête ici sa plume à une jeune célibataire dont la logorrhée est un leurre. Sémillante, pétulante, sportive, extravertie et bourgeoise, elle parle beaucoup afin de mieux cacher un traumatisme qui remonte à l'enfance, dont elle ne s'est jamais remise. Son dialogue est, en fait, un long monologue. Car elle ne cesse de s'adresser, depuis la salle à manger, à celle qui s'active à préparer le dîner et ne comprend pas le français, « cette langue morte répétée par des revenants ». Dieu merci. Car tandis qu'elle dresse la table pour ses parents, son frère, sa belle-sœur et leurs enfants, la femme raconte à cette cuisinière invisible, muette et d'origine musulmane, sa sexualité débridée, mais aussi sa détestation des mecs « dépendants », son obstiné refus de « se laisser enfermer dans le désir des hommes ». Elle dégorge sa vie pendant que la domestique touille sa sauce. Et elle finit, en la tutoyant, par lui confier son secret, par désigner d'où vient sa « légère blessure » et qui l'a autrefois causée, un jour insoucieux de printemps, alors que le soleil était haut et le bonheur, tranquille. Cette pièce, où Laurent Mauvignier ajoute à sa galerie de femmes fortes et cassées, vient de paraître (Minuit, 6,80 euros). Elle est aussi explosive qu'une bombe à retardement glissée sous un napperon. On peut donc la lire. Mais la voir, mise en scène par Othello Vilgard, c'est encore autre chose. La comédienne au physique de renarde et à la voix cuivrée qui l'interprète est bluffante. Elle s'appelle Johanna Nizard et, malgré d'éloquents états de service – elle a joué Shakespeare, Goldoni, Brecht, Sarraute, été dirigée par Jacques Lassalle et Eric Vigner –, on ne la connaît pas assez. C'est une tornade. Elle ose tout. Raffinée et bravache, élégante et nue, Louboutin et Converse, elle est à la fois légère et blessée. Le titre de la pièce, elle fait mieux que l'incarner, elle le corrobore. Croyez-moi, on n'a pas fini d'entendre parler de Johanna Nizard. J. G.

Une Légère blessure qui hurle en silence au Rond-Point

Par Hélène Kuttner dans Artistik Rézo, 16 November

Au Théâtre du Rond-Point, Johanna Nizard incarne une héroïne des temps modernes, battante et brisée par un secret d'amour, dans un faux monologue écrit par Laurent Mauvignier tout spécialement pour la comédienne à la voix rauque. Dirigée par Othello Vilgard dans un espace feutré, l'actrice porte les mots de cette femme avec incandescence.

Femme en quête d'amour

Elle prépare sa table d'invités avec la légèreté et la délicatesse avec lesquelles on prépare un repas de fiançailles, arrangeant les fleurs, choisissant les nappes, les assiettes, comptant les adultes et les enfants. Quel âge a cette femme à l'allure gracile et forte à la fois ? Dans cette salle à manger où figure un coin de sa chambre, son dressing et une table basse, la voilà qui trottine, se déshabille, se rhabille, essaye des robes et boit du whisky. Satin vert d'eau contre coton rouge, talons bleus contre escarpins fauves ? À qui parle-t-elle ? De ses amours inachevés, de ses amants de passage, de sa posture de célibattante ? Une jeune femme étrangère – de ménage ? – semble préparer les plats dans la cuisine. Hors champ, on ne la voit pas, mais elle est le récepteur de cette parole qui se confie, interroge, appelle, veut comparer, confier.

Étrangère à elle-même

On ne saura jamais si la jeune femme, étrange, derrière le rideau du quatrième mur de la scène, existe vraiment. Ou si cette femme se confie à son double étrange, étranger, le double d'elle-même. Dans la petite salle Roland Topor perchée tout en haut du Rond-Point, la comédienne se confie aux spectateurs dans un rapport d'une intimité inouïe, qui procède d'un uppercut direct ou d'une caresse de chat, sur des sujets superficiels ou très graves. Johanna Nizard porte ce faux monologue avec la superbe et l'élégance d'une grande actrice, dans une maîtrise totale de ce que l'on maîtrise le moins : l'amour, les blessures narcissiques, l'abandon, le sexe, l'argent. La bourgeoise qu'elle incarne, cambrée sur ses talons en robe sexy, bardée de certitudes comme d'autres ont des diplômes, révèle pourtant une blessure secrète, une enfance morcelée.

La petite musique de nos angoisses

Physique, le corps ancré dans une chorégraphie chaloupée, la comédienne nous invite à un drôle de voyage, où les mots, glacés, révèlent d'autres espaces mentaux ou rêvés. Comme dans un labyrinthe où la lumière manque, elle nous embarque à reculons sur son histoire familiale jusqu'à nous révéler l'inavouable. C'est une remarquable performance que de porter un tel texte à ce niveau d'exigence et d'incandescence. Les spectateurs s'en trouvent bouleversés.



"Une légère blessure" Texte et dramaturgie Laurent Mauvignier Mise en scène Othello Vilgard.

Elle a la trentaine à peine passée. Elle est jolie, élégante, enjouée, peut-être un peu superficielle. Elle s'apprête à recevoir à dîner ses parents et la famille de son frère. Ils seront huit à table.

Elle met le couvert pendant que la cuisinière invisible, à qui elle s'adresse tout au long du monologue, prépare le repas.

Elle la tutoie. Elle lui parle de tout et de rien. D'elle, de son rapport aux hommes, de sexe, de ses expériences d'adolescente, de Roberto, de ses rêves de crocodiles....

L'interlocutrice qu'on ne voit jamais et qui ne dit mot est une étrangère. Elle parle une autre langue, pratique une autre religion, a d'autres centres d'intérêt, d'autres manières. Pas grand-chose à voir avec elle

Il y a dans l'empressement à dire, dans le comportement de cette bourgeoise intarissable, des relents de colonialisme, de paternalisme. " Vous serez là après le départ des invités pour tout ranger. Moi, je ne sais pas ranger..."

Mais que cache cette femme seule derrière son débit de paroles, derrière ses passages du coq à l'âne. C'est peut-être bien une fêlure, cette légère blessure.

Et si elle troque sa tenue d'intérieur contre une robe très "couture" puis contre une autre robe écarlate et habillée pour enfiler finalement une tenue "jean-baskets" qu'elle conservera jusqu'à la fin, on peut tout penser.

Que, peut-être personne ne viendra dîner, que la cuisinière à qui elle déverse son flot de paroles n'existe pas. Penser tout autant qu'elle est heureuse de recevoir une famille qui n'est plus venue chez elle depuis longtemps, ses parents vieillissants qu'on "aura très vite l'impression de connaître depuis toujours".

L'écriture de Laurent Mauvignier est ciselée, précise, ciblée et derrière une certaine superficialité, touche à l'émotion. Elle ressemble à un mécanisme d'horlogerie et tout le temps que Johanna distille le texte, on a l'impression que se tisse une sorte de dentelle ou surviendrait soudain, de temps en temps, un accroc.

" *Une légère blessure* " est un moment de théâtre fragile, menacé par un constant déséquilibre, une rupture qui tient au rapport entre la bonne humeur, l'enthousiasme du personnage et le léger malaise qui s'installe.

Magnifique.

Francis Dubois, mardi 8 novembre 2016